

## Commentaires de lecture du 19 juin 2018

AVALLONE Silvia, *Le Lynx* (Liana Levi "Piccolo", 2012, 64 p., *La Lince*, inédit en Italie, traduit de l'italien par Françoise Brun)



C'est l'histoire d'une rencontre, mais d'une rencontre fulgurante : Piero est un homme bien ancré dans sa certitude d'être *la lince* (le lynx), capable de se faufiler dans n'importe quel lieu, de déjouer n'importe quel dispositif de sécurité. Il a bien fait quelques séjours en prison mais a toujours été remis en liberté sans réelle condamnation. Sa vie, il la savoure à grande vitesse au volant de sa *gran turismo* rouge, volée bien entendu, le plus loin possible de chez lui où l'attend Maria, résignée et toujours accueillante.

Cette vie réglée au gré de ses rapines bien rodées - il a commencé à piller des magasins à l'âge de 10 ans - explose soudain, une nuit, dans les toilettes d'un autogrill, quand il rencontre Andrea, un adolescent de 18 ans, une espèce d'androgynisme aux traits irréguliers reconstruits " *da un chirurgo della mutua* ". Piero est aussitôt fasciné par sa " *bellezza folgorante* ".

L'aventure ne dure que deux mois mais elle est pour Piero la source d'une terrible mise en question de son pouvoir de lynx. Elle suscite chez lui un véritable éveil, il prend conscience de sa vie " *diffetosa* ", " *con un buco datato 1983* ", date du départ/disparition de ce père qu'il chérissait. Il va alors devoir reconstruire sa vie.

Le style sec et net de Silvia Avallone et la forme de la nouvelle excellent à rendre la brièveté, le réalisme et la force de cette rencontre qui pourrait être banale mais qui devient déterminante pour le protagoniste.

Anny BARROIS  
Juin 2018

BAJANI Andrea, *Un bene al mondo* (Einaudi, 2016, 140 p.)



Dans un village de nulle part à la topographie très simple, vit un jeune garçon toujours accompagné de sa douleur pareille à un chien fidèle. Peut-être est-il différent des autres enfants : plus sensible, aimant se promener dans la forêt toute proche et écouter le chant des oiseaux. Les autres le poursuivent de leurs cris et de leurs railleries.

Mais un jour, telle une bonne fée, une fillette à l'apparence fragile vient à son secours et prend soin de sa douleur : un lien indéfectible se noue entre les deux enfants.

Pour rejoindre la fillette et se promener avec elle dans le bois, le garçon franchit la voie ferrée: de l'autre côté c'est la barre d'immeubles du quartier où elle habite: zone difficile envahie par des douleurs innombrables. Parfois le garçon amène avec lui, outre sa propre douleur, celle de son père, énorme et menaçante. Elle va jusqu'à agresser la fillette qui refuse alors de revoir le garçon. On apprend que le père de la *bambina* s'est suicidé après une visite de la police à son domicile. Le garçon se réfugie dans le cimetière du village dont il apprécie l'atmosphère paisible jusqu'à ce que la fillette vienne un jour déposer des fleurs sur la tombe de son père. Le garçon comprend alors que sa place est parmi les vivants. Mais de retour chez lui, il trouve le logis dévasté par la douleur de son père et sa mère blessée. Il monte alors dans un train pour s'éloigner du village.

Grâce à la magie du conte, c'est un homme qui se trouve dans le train ; les années se sont écoulées, l'homme arrive dans une ville qu'il ne connaît pas et se met à écrire, notamment des lettres qu'il adresse à la fillette sans doute elle aussi devenue adulte . Un échange épistolaire s'établit puis s'étiole. L'homme rencontre des femmes qui ne parviennent pas à remplacer son amour pour la *bambina*, sans doute ce "bien au monde" qui a su donner une direction à sa vie, a fait de sa fragilité une force, l'a poussé à écrire : on comprend qu'il est devenu un écrivain. Il voyage et côtoie un grand nombre de

douleurs toujours évoquées à l'aide de métaphores animales. Ces images récurrentes construisent un monde très sombre.

On peut reconnaître au texte une certaine poésie mais l'interprétation n'en est pas toujours facile ; le foisonnement des douleurs pourvues d'une vie autonome menace de lasser le lecteur, le parti-pris d'originalité finit par agacer si bien que la magie de ce conte pour adultes a du mal à opérer.

Danielle FUSTÉ

Juin 2018

CALACIURA Giosuè, *Borgo Vecchio* (Sellerio, 2017, 130 p.)

L'auteur naît en 1960 à Palerme. Son premier roman *Malacarne* paraît en 1998, celui-ci en 2017.

Borgo Vecchio est un quartier de Palerme bordé d'un côté par la mer et de l'autre côté par la ville avec ses commerces, ses bourgeois et sa police. Les policiers contrôlent les entrées et les sorties du quartier mais n'y entrent jamais.

Là vivent Mimmo (diminutif de Domenico) et Cristofaro. Ils sont amis, presque frères, compagnons d'école et complices dans les sorties nocturnes. Mimmo est le fils d'un charcutier qui trompe ses clients en s'arrangeant avec la balance et Cristoforo subit la violence d'un père qui retourne chaque jour chez lui avec sa caisse de bière. Il y a aussi Carmela, la prostituée, et sa fille, Céleste. Céleste passe son temps dehors pendant que sa mère reçoit ses clients. Elle se promène sur un cheval amené un jour par le père de Mimmo. Mimmo aime Céleste en secret et raconte sa vie au cheval, Nana, tout en s'occupant de lui. Enfin il y a Toto, le braqueur qui garde son pistolet dans sa chaussette parce que, dit-il, « c'est plus difficile de s'en servir ». Toto voudrait épouser Carmela et devenir ainsi le père de Céleste.

Le soir, Toto et ses comparses se séparent en deux groupes, ceux qui ont un revolver et ceux qui ont un couteau, et ils vont accomplir leurs méfaits.

Le livre est divisé en 7 chapitres ; dans les derniers chapitres apparaît un traître qui va jouer un rôle important dans l'histoire. C'est un monde de violence et de pauvreté.

Je n'ai pas pris de plaisir à lire ce livre : les diverses scènes sont racontées avec de nombreux détails mais le vocabulaire est difficile, les phrases sont longues (parfois une douzaine de lignes), et je n'ai pas toujours tout compris. J'ai survolé l'histoire et mes connaissances de l'italien ne me permettent pas de donner un avis sur le style et l'écriture de ce livre.

Colette DOMERGUE

Juin 2018

CARLOTTO Massimo, *Jimmy della Collina* (Edizioni EL, 2002, 80 p.)

Massimo Carlotto est un auteur né à Padoue en 1956 ; il vit en Sardaigne, à Cagliari. Il a écrit plusieurs romans et reçu plusieurs prix. Il est aussi l'auteur de pièces de théâtre. Ce livre est dédié aux volontaires d'une association de Cagliari, *Oltre le barre* (Au-delà des barreaux) et à un prêtre de la communauté de la Colline qui aide les jeunes en prison et au cours de leur réinsertion quand cela est possible. Jimmy, de son vrai nom Gianni, veut une vie facile sans travail et avec beaucoup d'argent. Il participe avec deux complices à une agression et à un trafic de stupéfiants. Il veut se comporter comme un vrai gangster.

Il est arrêté et mis en prison. Il n'accepte pas son incarcération et ne pense qu'à une chose : s'évader. Un jour, il agresse un détenu, ce qui lui vaut neuf mois de plus de réclusion. Il apprend que, si on se comporte bien et que l'on est mineur - ce qui est son cas - on peut être transféré dans une communauté, " la Colline ", où il y a beaucoup plus de liberté ; il pense que dans ce lieu l'évasion sera possible. Il va donc tout faire pour cela. Il gagne la confiance des éducateurs, fait la connaissance de Carla avec

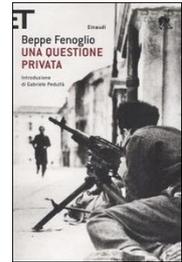


laquelle il noue des liens d'amitié et rencontre également un prêtre, Don Ettore, qui jouera un rôle important dans sa vie.

Après deux ans, sept mois et onze jours, il est conduit dans la Communauté. Bientôt, il a l'occasion de sortir avec d'autres jeunes, Carla les accompagne. C'est le moment de mettre son projet d'évasion à exécution : le fera-t-il ? C'est ce que vous saurez en lisant ce livre qui a un style agréable, un vocabulaire facile, et qui est très court. Un portrait d'adolescent avec des parents "normaux" qui ont eu terriblement honte de leur fils et qui l'ont abandonné dans sa prison ; un adolescent qui rêvait d'être "quelqu'un".

Colette DOMERGUE  
Mars 2018

FENOGLIO Beppe (1922-1963), *Una questione privata* (Einaudi, 1986, 130 p., trad. Nino Frank et Jean-Claude Zancarini chez Gallimard, 1978 : *Une affaire personnelle*)



Le roman a été écrit en 1960 par B.Fenoglio. Il a trente huit ans, il est très érudit en littérature anglaise et déjà reconnu dans les milieux littéraires. Il s'engage en 1944 dans la Résistance italienne. Ce livre a été édité en 1963 par l'éditeur Garzanti et a fait l'objet en 2017 d'une adaptation cinématographique par les frères Taviani (Paolo termine seul la réalisation après la mort de Vittorio) et le film est sorti en salle en juin 2018.

L'action se déroule en 1944 dans le Piémont en pleine guerre civile italienne. Les "partisans" antifascistes entrent en guerre contre les *scarafaggi* (cafards noirs) de la république fantoche de Salò dans les collines des Langhes contrôlées par la Wehrmacht (entre 43 et 45).

La trame narrative imbriquée dans ce contexte se structure autour de six personnages principaux engagés dans la "grande histoire". Milton, le héros, est un jeune partisan de vingt ans, ami de Giorgio et amoureux de Fulvia. Dans la luxueuse Villa d'Alba le badinage sentimental des trois jeunes gens qui forment le triangle dramatique du roman va s'interrompre avec l'entrée en Résistance des deux hommes. La jeune fille rejoint sa famille à Turin et n'entrera plus en scène.

De retour à la Villa, en pleine guerre, Milton apprend par la gouvernante l'éventuelle séduction de Fulvia par Giorgio. Fou d'amour et de jalousie et rongé par le doute, Milton traverse toutes les péripéties de la Résistance dans un parcours désespéré et suicidaire pour connaître la vérité, revoir Giorgio et aussi Fulvia dont le souvenir le hante et l'aveugle.

Giorgio a été arrêté et torturé par les soldats allemands. Milton part à la recherche d'un prisonnier pour procéder à un échange de ce dernier avec son ami. La fidélité à l'amitié et le doute brûlant d'un amour trahi font de ce héros la métaphore même de l'Italie toute entière. L'action se termine sur une course folle de Milton avec l'ennemi à ses trousses.

Milton sera-t-il épargné par le destin ? Aura-t-il perdu Fulvia ? De quoi cherche-t-il à se libérer réellement ?

Cette histoire est peuplée de figures emblématiques qui condensent des pans de réalité et de vérités à la fois intérieures et extérieures.

Le cinéma peut exploiter les ressources expressives de l'image ( par exemple le regard halluciné de Milton à l'écran) tandis que le roman recourt à des procédés et une construction littéraire spécifiques. On peut évoquer comme beaucoup de critiques *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, ou l'histoire chevaleresque du *Roland Furieux* de l'Arioste. Italo Calvino, qui était un ami de l'auteur, déclarait - dans la préface de *Il sentiero dei nidi di ragno*, 1964 - que jamais la Résistance italienne des partisans n'avait été décrite avec autant de fidélité.

Anne-Marie AUDUBERT  
Juin 2018

GUARNIERI Luigi, *Une étrange histoire d'amour* (Actes sud, 2012, 214 p., trad. Eve Duca en collaboration avec Marguerite Pozzoli)



Luigi Guarneri est né en 1962 et vit à Rome. *Une étrange histoire d'amour* est son 4<sup>ème</sup> ouvrage, paru en 2010.

Ce roman a la forme d'une longue lettre posthume, que le compositeur Johannes Brahms a rédigée à l'intention de Clara Schumann, au retour de ses funérailles. Cette lettre retrace les quarante-trois années depuis sa rencontre avec Robert et Clara Schumann, alors qu'il était un tout jeune compositeur inconnu voulant faire entendre sa sonate à des musiciens déjà célèbres. Il évoque son admiration pour Robert et son amour pour Clara, pianiste virtuose. Il raconte comment cette rencontre a bouleversé la vie de ce trio : Robert Schumann en quête de perfection sombrera dans la folie, tandis que va naître une passion clandestine entre Clara et Johannes. La mort de Robert aurait pu les libérer, au contraire, elle va signifier leur séparation, leur autodestruction et la lente agonie de leur amour, malgré un échange épistolaire ininterrompu.

Bien qu'auteur contemporain, Luigi Guarneri écrit ce roman sur un mode lyrique façon 19<sup>ème</sup>. Il nous éclaire sur l'effervescence musicale de la fin de ce siècle. Cet ouvrage est d'ailleurs construit comme une sonate avec une introduction calme suivie d'un mouvement vif puis d'une conclusion interminable. J'ai terminé ce livre en éprouvant la même impatience que lorsque je suis à un concert qui n'en finit pas de s'achever. Que de souffrances vaines et de complaisance dans le dérisoire !

Deux phrases résument ce livre : « Nous ne guérirons jamais du bonheur que nous n'avons pas connu ». « L'amour est-il autre chose qu'une musique jamais entendue ? »

A méditer

Marie SALADIN  
Juin 2018

ROSATI Cristina, *Piombo quotidiano* (Villaggio Maori Edizioni, 2014, 280 p.)



*Piombo quotidiano* est le premier roman de Cristina Rosati. Née à Pescara en 1977, elle vit actuellement à Paris.

Le récit se déroule à Paris où Silvia, une jeune italienne, vient d'arriver : trois jours à peine qui lui semblent déjà une éternité. Rien ne la retenait plus à Bologne où tout n'était qu'ennui. La rencontre de Luca dans un bar de Bologne a été providentielle : il a mis à sa disposition son appartement dans le 10<sup>ème</sup> arrondissement. Il sait, par expérience, que la vie à Paris est dure. Il peut aussi l'aider à faire des rencontres, il lui suffira de se présenter dans un certain bar, *Il Ritrovo* : « *Se vuoi conoscere tutti ci devi andare.* »

A Paris, Silvia se met aussitôt en quête d'un travail : après des recherches infructueuses, sous une pluie incessante, elle se retrouve employée comme serveuse à la brasserie *La Commedia* où, en effet, elle va les retrouver tous – du moins le croit-elle - ces réfugiés politiques auxquels Mitterrand avait accordé le droit d'asile. En particulier Marco, le propriétaire du *Ritrovo*, semble avoir été impliqué dans les attentats perpétrés par les Brigades Rouges, il risque encore l'extradition.

Ce passé désormais lointain vient alors s'insinuer dans le présent lugubre qui plombe la vie quotidienne à Paris : la ville est hostile, la solitude infinie même si des contacts semblent se nouer. Au fil des jours Silvia observe des scènes louches, des actes insolites et la cave de l'établissement aussi répulsive qu'attractive est remplie de cartons qui pourraient bien contenir des armes... Le doute s'invite peu à peu dans l'esprit de Silvia, d'abord horrifiée, puis étrangement subjuguée. La lutte armée est encore possible. Il y a peut-être un rôle à jouer. Silvia mène l'enquête sur la scène de cette comédie humaine dans laquelle elle est aussi protagoniste. Faut-il attendre ? Faut-il agir ? Jusqu'où ?

Le récit, à la première personne - qui n'offre d'autre point de vue que celui de Silvia – va réserver des surprises au lecteur qui serait porté à jouer les Maigret... Il est mené avec brio, ancré dans un présent qui semble sans avenir : y a-t-il quelqu'un pour ouvrir les portes du futur ? Car le livre évoque, certes, les années de plomb qu'a connues l'Italie des années '80 mais aussi le mal de vivre et la solitude qui n'ont ni dates ni frontières, les attentes déçues, le vide inexorable..

Cristina Rosati nous offre une galerie de personnages ambigus, louches parfois, mais attachants : ils gardent leur mystère et se meuvent sur une scène où se joue un drame imaginaire. Le style, sobre, dépouillé est au service d'une thématique originale construite sur un crescendo qui capte habilement l'intérêt du lecteur.

Louissette CLERC  
Juin 2018

SAPIENZA Goliarda (1924-1996), *L'Art de la joie* (Viviane Hamy, 2005, 615 p., trad. Nathalie Castagné, postface Angelo Pellegrino, titre it. *L'arte della gioia*, publ. posthume 1998)



Le roman se déroule en Sicile dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle. On ne peut raconter cette fresque foisonnante. Construite en cercles concentriques, elle s'organise autour de Modesta, de la Sicile et de l'Italie, les pays étrangers restant simplement évoqués. A la fois roman picaresque et roman de l'éducation, ici, c'est le monde extérieur qui vient à Modesta. Petite jeune fille sortie d'une famille inexistante et brisée, elle sera confiée aux « bons » soins d'un couvent ; elle parvient à s'en échapper, atterrit chez la princesse Gaïa, et par ses seules qualités de caractère, son intelligence, et sa détermination, en devient l'héritière puis lui succède à la tête du domaine. Tout un monde s'organise autour de Modesta. Dans cette période confuse où la guerre de 1914 ouvre des plaies économiques béantes, dans lesquelles le fascisme va s'enraciner, Modesta va choisir son camp, fréquentera les communistes, et s'engagera à les aider.

La tribu s'agrandit par des mariages, des naissances ; cette petite classe grandit ensemble, elle se développe par les interactions, en enfants libres, comme une promesse de société utopique. Elle se nourrit aussi des rencontres : Mattia fils et double insatisfaisant de Carmine, José le militant, Joyce la belle révélation, Nina la militante, avec qui Modesta fait l'expérience de la prison et de la faim.

De décor lointain, l'histoire devient petit à petit la matière romanesque même, à mesure que se développent le fascisme et les oppositions au fascisme, que monte le spectre de la nouvelle guerre, les luttes internes, la destruction de l'Italie. La petite société protégée qu'avait construite Modesta éclate et se disperse dans les combats, mais elle reste affectivement unie, résistance ultime à la cruauté de la réalité historique.

L'amour maternel qui a tellement manqué à Modesta nourrit toute l'œuvre, se diffusant entre vraies mères et mères de substitution, dans une société matriarcale. L'amour entre adultes dans toute sa complexité. La sexualité se montre libre, dépourvue de tabous, circulant entre femmes, ou hommes et femmes, et dépourvue du sentiment de propriété.

Élevée à la lecture des écrivains français des lumières, puis de Marx et Lénine, de Gramsci, Modesta découvre les luttes de classe, la lutte contre la domination fasciste, et les questions cruciales de l'utilisation ou non de la violence, des conflits éthiques et pragmatiques que pose l'engagement.

Le réalisme est porté par des personnages particuliers, dont l'origine et le vécu les légitime à incarner une réalité primaire voire primale. Mais ce réalisme jamais sordide se tisse d'une construction poétique qui n'exclut pas le merveilleux. « Raconte, Modesta... », lui demande en phrase finale Marco et Modesta raconte comme elle raconte les histoires aux enfants pour les endormir. Les personnages s'inscrivent dans une fantasmagorie riche d'échos culturels et mythiques. Le roman joue sur les parts de lumière et d'ombre : il suggère des mystères dramatiques, dont l'auteur écarte l'élucidation parce que l'essentiel est ailleurs.

Le fil directeur reste celui de l'émancipation dont Modesta est l'incarnation. L'émancipation de la

femme passe par son indépendance financière et sociale, par l'éducation : Modesta ne cesse de lire, d'apprendre. Elle apprend par ses lectures, et par les rencontres dont elle nourrit son expérience, par une libération sexuelle qui lui fait accepter ce que lui apporte l'instant vécu sans attendre l'engagement qui représenterait une forme d'emprisonnement, comme elle refuse toute forme de propriété. L'émancipation passe par l'action sociale : elle organise la petite société comme le jardin de *Candide*, elle subvient à l'éducation des enfants de cette « famille » composite, sous le signe de la liberté et à l'égalité avec les garçons. L'émancipation de la femme, c'est enfin sa capacité à l'action politique, qui est le terreau de l'émancipation de l'homme.

C'est un livre qu'on ne peut épuiser ni même circonscrire. Livre touffu, pas toujours très clair, avec des retours en arrière imprévus et elliptiques, des effets de superposition qui peuvent égarer le lecteur; il est envahi de longs dialogues, apparemment vides, et pourtant porteurs de sens et d'informations tacites importantes. On ne saurait trop conseiller d'établir une liste de personnages nourrie de quelques renseignements. Et de lire ou de relire ce livre à la lumière du « Lexique », indispensable. Comme dans *Guerre et Paix*, dont la référence interne est suggérée à maintes reprises, le lecteur peut s'égarer, mais il en sort enrichi d'un monde romanesque d'une présence extrêmement forte, portant l'image étonnante du personnage de cette femme. Roman autobiographique ou non ? l'auteur s'en défend, elle inspire non pas un, mais plusieurs personnages du roman, dans un kaléidoscope qui ouvre des béances d'interrogation, et impose, non pas des schémas intellectuels imposés, mais la liberté de pensée. Et malgré les drames personnels et les drames de l'histoire, le personnage construit pas à pas un art de la joie de vivre, et de l'amour des autres.

Elisabeth GRIMALDI  
Juin 2018